

En attendant Bojangles



En attendant Bojangles

*Un roman d'Olivier Bourdeaut,
illustré par Christian Cailleaux*



aux éditions Finitude

*à mes parents
pour ce mélange de patience et de bienveillance,
témoignage quotidien de leur tendresse*

**« Certains ne deviennent jamais fous...
Leurs vies doivent être bien ennuyeuses. »**

Charles Bukowski

Ceci est mon histoire vraie, avec des mensonges à l'endroit, à l'envers, parce que la vie c'est souvent comme ça.

Chapitre un



Mon père m'avait dit qu'avant ma naissance, son métier c'était de chasser les mouches avec un harpon. Il m'avait montré le harpon et une mouche écrasée.

— J'ai arrêté car c'était très difficile et très mal payé, m'avait-il affirmé en rangeant son ancien matériel de travail dans un coffret laqué. Maintenant j'ouvre des garages, il faut beaucoup travailler mais c'est très bien payé.

À la rentrée des classes, lorsqu'aux premières heures on fait les présentations, j'avais parlé, non sans fierté, de ses métiers mais je m'étais fait gentiment gourmander et copieusement moquer.

— La vérité est mal payée, pour une fois qu'elle était drôle comme un mensonge, avais-je déploré.

En réalité, mon père était un homme de loi.

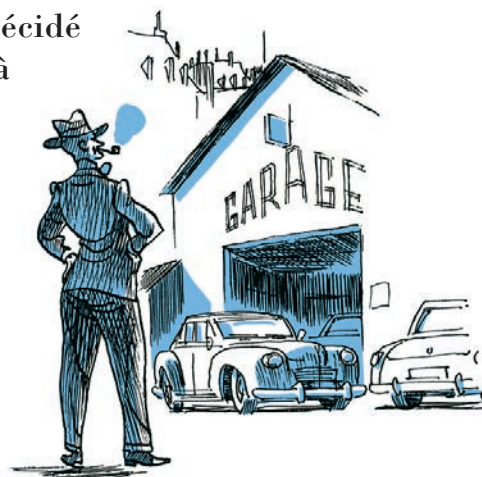
— C'est la loi qui nous fait manger ! s'esclaffait-il en bourrant sa pipe.

Il n'était ni juge, ni député, ni notaire, ni avocat, il n'était rien de tout ça. Son activité, c'était grâce à son ami sénateur qu'il pouvait l'exercer. Tenu informé à la source des nouvelles dispositions législatives, il s'était engouffré dans une nouvelle profession créée de toutes pièces par le sénateur. Nouvelles normes, nouveau métier. C'est ainsi qu'il devint « ouvreur de garages ».

Pour assurer un parc automobile sécurisé et sain, le sénateur avait décidé d'imposer un contrôle technique à tout le monde. Ainsi, les propriétaires de tacots, de limousines, d'utilitaires et de guimbarde en tout genre devaient faire passer une visite médicale à leur véhicule pour éviter les accidents. Riche ou pauvre, tout le monde devait s'y plier. Alors forcément, comme c'était obligatoire, mon père facturait cher, très cher. Il facturait l'aller et le retour, visite et contre-visite, et d'après ses éclats de rire c'était très bien comme ça.

— Je sauve des vies, je sauve des vies ! riait-il le nez plongé dans ses relevés bancaires.

À cette époque, sauver des vies rapportait beaucoup d'argent. Après avoir ouvert énormément de garages, il les vendit à un concurrent, ce qui fut un soulagement



pour Maman qui n'aimait pas trop qu'il sauve des vies, car pour cela il travaillait beaucoup, et nous ne le voyions quasiment jamais.

— Je travaille tard pour pouvoir m'arrêter tôt, lui répondait-il, ce que j'avais du mal à comprendre.

Je ne comprenais pas souvent mon père. Je le compris un peu plus au fil des ans, mais pas totalement. Et c'était bien ainsi.

Il m'avait dit qu'il était né avec, mais j'ai très vite su que l'encoche cendrée, légèrement boursoufflée à droite de sa lèvre inférieure, qui lui donnait un beau sourire un peu tordu, était due à une pratique assidue de la pipe. Sa coupe de cheveux, avec sa raie au milieu et des vaguelettes de chaque côté, me faisait penser à la coiffure du cavalier prussien qui était sur le tableau dans l'entrée. À part le Prussien et lui, je n'ai jamais vu qui que ce soit coiffé comme ça. Les orbites de ses yeux légèrement creuses et ses yeux bleus légèrement globuleux lui donnaient un regard curieux. Profond et roulant. À cette époque, je l'ai toujours vu heureux, d'ailleurs il répétait souvent :

— Je suis un imbécile heureux !

Ce à quoi ma mère lui répondait :

— Nous vous croyons sur parole Georges, nous vous croyons sur parole !

Tout le temps il chantonnait, mal. Parfois il sifflotait, tout aussi mal, mais comme tout ce qui est fait de bon cœur c'était supportable. Il racontait de belles histoires et, les rares fois où il n'y avait pas d'invités, il venait

plier son grand corps sec sur mon lit pour m'endormir. D'un roulement d'œil, d'une forêt, d'un chevreuil, d'un farfadet, d'un cercueil, il chassait tout mon sommeil. Le plus souvent, je finissais hilare en sautant sur mon lit ou caché pétrifié derrière les rideaux.

— Ce sont des histoires à dormir debout, disait-il avant de quitter ma chambre.

Et là encore on pouvait le croire sur parole. Le dimanche après-midi, pour chasser tous les excès de la semaine, il faisait de la musculation. Face au grand miroir encadré de dorures et surmonté d'un grand nœud majestueux, torse nu et la pipe au bec, il remuait de minuscules haltères en écoutant du jazz. Il appelait ça « le gym tonic » car parfois il s'arrêtait pour boire son gin tonic à grandes gorgées et déclarait à ma mère :

— Vous devriez essayer le sport, Marguerite, je vous assure, c'est drôle et on se sent beaucoup mieux après !

Ce à quoi ma mère lui répondait, qui essayait, la langue coincée entre les dents et un œil fermé, de piquer l'olive de son martini avec un parasol miniature :

— Vous devriez essayer le jus d'orange Georges, et je vous assure que vous trouveriez le sport beaucoup moins marrant après ! Et soyez gentil, cessez de m'appeler Marguerite, choisissez-moi un nouveau prénom, sinon je vais me mettre à meugler comme une génisse !

Je n'ai jamais bien compris pourquoi, mais mon père n'appelait jamais ma mère plus de deux jours de suite par le même prénom. Même si certains prénoms la



lassaient plus vite que d'autres, ma mère aimait beaucoup cette habitude et, chaque matin dans la cuisine, je la voyais observer mon père, le suivre d'un regard rieur, le nez dans son bol, ou le menton dans les mains, en attendant le verdict.

— Oh non, vous ne pouvez pas me faire ça ! Pas Renée, pas aujourd'hui ! Ce soir nous avons des gens à dîner ! s'esclaffait-elle, puis elle tournait la tête vers la glace et saluait la nouvelle Renée en grimaçant, la nouvelle Joséphine en prenant un air digne, la nouvelle Marylou en gonflant les joues.

— En plus je n'ai vraiment rien de Renée dans ma garde-robe !

Un jour par an seulement, ma mère possédait un prénom fixe. Le 15 février elle s'appelait Georgette. Ce n'était pas son vrai prénom, mais la Sainte-Georgette avait lieu le lendemain de la Saint-Valentin. Mes parents trouvaient tellement peu romantique de s'attabler dans un restaurant entourés d'amours forcés, en service commandé. Alors chaque année, ils fêtaient la Sainte-Georgette en profitant d'un restaurant désert et d'un service à leur seule disposition. De toute manière, Papa considérait qu'une fête romantique ne pouvait porter qu'un prénom féminin.

— Veuillez nous réserver la meilleure table, au nom de Georgette et Georges s'il vous plaît. Rassurez-moi, il ne vous reste plus de vos affreux gâteaux en forme de cœur ? Non ! Dieu merci ! disait-il en réservant la table d'un grand restaurant.

Pour eux, la Sainte-Georgette n'était surtout pas la fête des amourettes.

Après l'histoire des garages, mon père n'avait plus besoin de se lever pour nous faire manger, alors il se mit à écrire des livres. Tout le temps, beaucoup. Il restait assis à son grand bureau devant son papier, il écrivait, riait en écrivant, écrivait ce qui le faisait rire, remplissait sa pipe, le cendrier, la pièce de fumée, et d'encre son



papier. Les seules choses qui se vidaient, c'était les tasses de café et les bouteilles de liquides mélangés. Mais la réponse des éditeurs était toujours la même : « C'est bien écrit, drôle, mais ça n'a ni queue, ni tête. » Pour le consoler de ces refus, ma mère disait :

— A-t-on déjà vu un livre avec une queue et une tête, ça se saurait !
Ça nous faisait beaucoup rire.

D'elle, mon père disait qu'elle tutoyait les étoiles, ce qui me semblait étrange car elle vouvoyait tout le monde, y compris moi. Ma mère vouvoyait également la demoiselle de Numidie, cet oiseau élégant et étonnant qui vivait dans notre appartement, et promenait en ondulant son long cou noir, ses houpettes blanches et ses yeux rouge violent, depuis que mes parents l'avaient ramenée d'un voyage je ne sais où, de leur vie d'avant. Nous l'appelions « Mademoiselle Superfétatoire » car elle ne servait à rien,

sauf à crier très fort sans raison, faire des pyramides rondes sur le parquet, ou à venir me réveiller la nuit en tapant à la porte de ma chambre de son bec orange et vert olive. Mademoiselle était comme les histoires de mon père, elle dormait debout, avec la tête cachée sous son aile. Enfant, j'ai souvent essayé de l'imiter, mais c'était rudement compliqué. Mademoiselle adorait quand Maman lisait allongée sur le canapé et qu'elle lui caressait la tête pendant des heures. Mademoiselle aimait la lecture comme tous les oiseaux savants. Un jour, ma mère avait souhaité emmener Mademoiselle Superfétatoire en ville faire des courses ; pour cela elle lui avait confectionné une belle laisse en perle, mais Mademoiselle avait eu peur des gens et les gens avaient eu peur de Mademoiselle qui criait comme jamais. Une vieille dame à teckel lui avait même dit que c'était inhumain et dangereux de promener un oiseau en laisse sur le trottoir.

— Des poils, des plumes, quelle différence ! Mademoiselle n'a jamais mordu qui que ce soit, et je la trouve bien plus élégante que votre pâté de poil ! Venez Mademoiselle rentrons chez nous, ces individus sont vraiment trop communs et grossiers !

Elle était rentrée à l'appartement fortement remontée et, lorsqu'elle était dans cet état-là, elle allait voir mon père pour tout lui raconter dans le détail. Et comme à chaque fois, ce n'était qu'après avoir terminé qu'elle redevenait guillerette. Elle s'énervait souvent,



mais jamais longtemps, la voix de mon père était pour elle un bon calmant. Le reste du temps, elle s'extasiait sur tout, trouvait follement divertissant l'avancement du monde et l'accompagnait en sautillant gaiement. Elle ne me traitait ni en adulte, ni en enfant mais plutôt comme un personnage de roman. Un roman qu'elle aimait beaucoup et tendrement et dans lequel elle se plongeait à tout instant. Elle ne voulait entendre parler ni de tracas, ni de tristesse.

— Quand la réalité est banale et triste, inventez-moi une belle histoire, vous mentez si bien, ce serait dommage de nous en priver.

Alors je lui racontais ma journée imaginaire et elle tapait frénétiquement dans ses mains en gloussant :

— Quelle journée mon enfant adoré, quelle journée, je suis bien contente pour vous, vous avez dû bien vous amuser !

Puis elle me couvrait de baisers. Elle me picorait disait-elle, j'aimais beaucoup me faire picorer par elle. Chaque matin, après avoir reçu son prénom quotidien, elle me confiait un de ses gants en velours fraîchement parfumé pour que toute la journée sa main puisse me guider.

« Certains traits de son visage portaient les nuances de son comportement enfantin, de belles joues pleines et des yeux verts pétillant d'étourderie. Les barrettes nacrées et bigarrées qu'elle mettait, sans cohérence particulière, pour dompter sa chevelure léonine, lui conféraient une insolence mutine d'étudiante attardée.

Mais ses lèvres charnues, rouge carmin, retenant miraculeusement suspendues de fines cigarettes blanches, et ses longs cils, jaugeant la vie, démontraient à l'observateur qu'elle avait grandi. Ses tenues légèrement extravagantes et extrêmement élégantes, du moins quelque chose dans leur assemblage, prouvaient aux regards scrutateurs qu'elle avait vécu, qu'elle avait son âge. »

Ainsi écrivait mon père dans son carnet secret que j'ai lu plus tard, après. Si ça n'avait pas de queue, ça avait quand même une tête, et pas n'importe laquelle.



Mes parents dansaient tout le temps, partout. Avec leurs amis la nuit, tous les deux le matin et l'après-midi. Parfois je dansais avec eux. Ils dansaient avec des façons vraiment incroyables, ils bousculaient tout sur leur passage, mon père lâchait ma mère dans l'atmosphère, la rattrapait par les ongles après une pirouette, parfois deux, même trois. Il la balançait sous ses jambes, la faisait voler autour de lui comme une girouette, et quand il la lâchait complètement sans faire exprès Maman se retrouvait les fesses par terre et sa robe autour, comme une tasse sur une soucoupe. Toujours, quand ils dansaient, ils se préparaient des cocktails fous, avec des ombrelles, des olives, des cuillers, et des collections de bouteilles. Sur



la commode du salon, devant un immense cliché noir et blanc de Maman sautant dans une piscine en tenue de soirée, se trouvait un beau et vieux tourne-disque sur lequel passait toujours le même vinyle de Nina Simone, et la même chanson : « Mister Bojangles ». C'était le seul disque qui avait le droit de tourner sur l'appareil, les autres musiques devaient se réfugier dans une chaîne hi-fi plus moderne et un peu terne. Cette musique était vraiment folle, elle était triste et gaie en même temps, et elle mettait ma mère dans le même état. Elle durait longtemps mais s'arrêtait toujours trop vite et ma mère s'écriait : « Remettons Bojangles ! » en tapant vivement dans ses mains.

Alors il fallait s'emparer du bras pour remettre le diamant sur le bord. Il ne pouvait y avoir qu'un diamant pour donner une musique pareille.

Pour recevoir le plus de gens possible, notre appartement était très grand. Sur le sol de l'entrée, les grandes dalles noires et blanches formaient un jeu de dames géant. Mon père avait acheté quarante coussins noirs et blancs et nous faisions de grandes parties le mercredi après-midi, sous le regard du cavalier prussien qui servait d'arbitre, mais qui ne disait jamais rien. Parfois Mademoiselle Superfétatoire venait troubler le jeu en poussant les coussins blancs avec sa tête ou en les piquant avec son bec, toujours les blancs parce qu'elle ne les aimait pas ou les aimait trop, on ne savait pas, on n'a jamais su pourquoi, Mademoiselle avait ses secrets

comme tout le monde. Dans un coin du hall, il y avait une montagne de courrier que mes parents avaient constituée en jetant, sans les ouvrir, toutes les lettres qu'ils recevaient. La montagne était si impressionnante que je pouvais me jeter dedans sans me blesser, c'était une montagne joyeuse et moelleuse qui faisait partie du mobilier. Parfois mon père me disait :

— Si tu n'es pas sage, je te fais ouvrir le courrier pour le trier !

Mais il ne l'a jamais fait, il n'était pas méchant.

Le salon était vraiment dingue. Il y avait deux fauteuils crapaud rouge sang, pour que mes parents puissent boire confortablement, une table en verre avec du sable de toutes les couleurs à l'intérieur, un immense canapé bleu capitonné sur lequel il était recommandé de sauter, c'est ma mère qui me l'avait conseillé. Souvent elle sautait avec moi, elle sautait tellement haut qu'elle touchait la

boule en cristal du lustre aux mille chandelles. Mon père avait raison : si elle le voulait, elle pouvait réellement tutoyer les étoiles. En face du canapé, sur une vieille malle de voyage pleine d'autocollants de capitales, se trouvait un petit téléviseur moisi qui ne fonctionnait plus très bien. Sur toutes les chaînes passaient des images de fourmilières en gris, en noir, en blanc. Pour le punir de ses mauvais programmes, mon père l'avait chapeauté

d'un bonnet d'âne. Parfois, il me disait :

— Si tu n'es pas sage, j'allume la télévision !



C'était l'horreur de regarder le téléviseur pendant des heures. Mais il le faisait rarement, il n'était vraiment pas méchant. Sur le vaisselier, qu'elle trouvait moche, ma mère avait fait pousser du lierre, qu'elle trouvait beau. Alors le meuble était devenu une plante géante, le meuble perdait des feuilles et il fallait l'arroser. C'était un drôle de meuble, une drôle de plante. Dans la salle à manger, il y avait tout pour manger, une grande table et beaucoup de chaises pour les invités, et bien sûr pour nous, ce qui était la moindre des choses. Pour aller dans les chambres, il y avait un long couloir dans lequel on battait des records de course, c'était le chronomètre qui le disait. Mon père gagnait toujours et Mademoiselle Superfétatoire perdait tout le temps ; la compétition ce n'était pas son truc, de toute façon elle avait peur des applaudissements. Dans ma chambre, il y avait trois lits, un petit, un moyen, un grand, j'avais choisi de garder mes lits d'avant dans lesquels j'avais passé de bons moments, comme ça j'avais l'embarras du choix, même si Papa trouvait que mon choix ressemblait à un débaras. Sur le mur, était accroché un poster de Claude François en costume de pacotille, que Papa avait transformé en cible à fléchettes avec un compas, parce qu'il trouvait qu'il chantait comme une casserole, mais dieu merci, disait-il, EDF avait mis fin à tout ça, sans que je comprenne ni comment, ni pourquoi. Parfois, y avait pas à dire, il était dur à comprendre. Le sol de la cuisine était encombré de toutes sortes de pots remplis de plantes pour faire à manger ; mais la plupart du temps Maman

oubliait de les arroser et alors il y avait du foin partout. Mais quand il lui arrivait de les arroser, elle en mettait toujours trop. Les pots devenaient des passoires et, durant des heures, la cuisine une patinoire. Un sacré foutoir qui durait le temps que la terre redonne l'eau en trop. Mademoiselle Superfétatoire aimait beaucoup quand la cuisine était inondée, ça lui rappelait sa vie d'avant, disait Maman, alors elle secouait ses ailes et gonflait son cou comme un oiseau content. Du plafond, au milieu des poêles et des casseroles, pendait une patte de cochon séchée qui était dégoûtante à regarder mais très bonne à manger. Quand j'étais à l'école, Maman préparait beaucoup de bonnes choses à manger qu'elle confiait au traiteur qui nous les rapportait quand on en avait besoin, ça épatait les invités. Le frigidaire était trop petit pour tout le monde alors il était toujours vide. Maman invitait une foule de gens pour manger, à n'importe quel moment de la journée : les amis, certains voisins (du moins ceux qui n'avaient pas peur du bruit), les anciens collègues de mon père, la concierge, son mari, le facteur (quand il passait à la bonne heure), l'épicier du Maghreb lointain mais qui était juste en bas dans sa boutique, et même une fois, un vieil homme en guenilles qui sentait très mauvais mais qui semblait quand même satisfait. Maman était fâchée avec les horloges, alors parfois je rentrais de l'école pour goûter et il y avait du gigot et d'autres fois il fallait attendre le milieu de la nuit pour commencer à dîner. Alors nous patientions en dansant et en avalant des olives. Il est arrivé qu'on danse

trop pour manger, alors, tard dans la nuit, Maman se mettait à pleurer pour me montrer combien elle était désolée, et elle me picorait en me serrant fort dans ses bras avec son visage tout mouillé et son odeur de cocktail. Elle était comme ça ma mère et c'était bien ainsi. Les invités riaient beaucoup et fort, et de temps en temps, ils étaient trop fatigués d'avoir ri, alors ils passaient la nuit dans un de mes deux lits. Le matin, ils se faisaient réveiller par les cris de Mademoiselle Superfétatoire qui n'était pas vraiment favorable aux grasses matinées. Quand il y avait des invités, je dormais toujours dans le grand lit, comme ça au réveil je les voyais pliés comme des accordéons dans mon lit de bébé et ça me faisait toujours énormément rigoler.



Trois nuits par semaine, nous avions un invité. Le sénateur quittait son territoire du centre de la France pour siéger dans son palais. Mon père l'appelait tendrement «l'Ordure». Je n'ai jamais su comment ils s'étaient rencontrés, les versions différaient à chaque cocktail, mais ils s'amusaient follement ensemble. L'Ordure avait une coupe de cheveux carrée. Pas un carré de fille, il avait les cheveux courts en brosse mais avec des angles droits dessus ; pas une coupe au carré, une coupe carrée sur une bouille rouge et ronde coupée en deux par une belle moustache, de fines lunettes en acier retenues par

de drôles d'oreilles en forme de queues de gambas. Il m'avait expliqué que c'était à cause du rugby que le contour de ses oreilles ressemblait à des queues de gambas, je n'avais pas très bien compris, mais en tout cas j'avais décrété que « le gym tonic » était un sport moins dangereux que le rugby, du moins pour les oreilles. La couleur, l'aspect, le cartilage broyé avait pris la forme d'une crevette, c'était ainsi, tant pis pour lui. Lorsqu'il riait, son corps se secouait par saccades, et comme il riait tout le temps, ses épaules subissaient un tremblement permanent. Il parlait fort, en grésillant comme un vieux transistor. Il avait toujours sur lui un énorme cigare qu'il n'allumait jamais. Il le tenait dans sa main ou dans sa bouche quand il arrivait et le glissait dans son étui lorsqu'il partait. Dès qu'il franchissait la porte, il se mettait à crier :

— Caïpirowska, Caïpirowska !

J'ai longtemps cru que c'était sa petite amie de Russie qu'il appelait comme ça, mais elle ne venait jamais, alors mon père, pour le faire patienter, lui servait un cocktail glacé avec de la menthe dedans et le sénateur était quand même content. Ma mère aimait bien l'Ordure car il était drôle, lui faisait des cascades de compliments et nous avait permis de gagner énormément d'argent, et moi je l'aimais pour les mêmes raisons, ni plus, ni moins. Pendant les grandes danses nocturnes, il essayait d'embrasser toutes les amies de ma mère. Mon père disait qu'il sautait sur toutes les occasions. Parfois ça marchait, donc il partait sauter les occasions dans sa chambre. Quelques minutes

plus tard, il ressortait heureux et plus rouge que jamais en hurlant le nom de sa petite amie de Russie, parce qu'il devait bien sentir qu'il y avait quelque chose qui clochait.

— Caïpirowska! Caïpirowska! criait-il joyeusement tandis qu'il rajustait ses lunettes sur ses oreilles crevettes.

La journée, il allait travailler au palais du Luxembourg, qui se trouvait bien à Paris, pour des raisons que j'avais du mal à comprendre. Il disait qu'il

allait travailler tard mais revenait toujours très tôt. Le sénateur avait un drôle de train de vie.

En rentrant il disait que son métier était beaucoup plus drôle avant la chute du mur, parce qu'on y voyait beaucoup plus clair. J'en avais

déduit qu'il y avait eu des travaux dans son bureau, qu'on avait cassé un mur et bouché les

fenêtres avec. Je comprenais qu'il rentre tôt, ce n'était pas des conditions de travail, même pour une ordure. De lui, Papa déclarait :

— L'Ordure est mon ami le plus cher, car son amitié n'a pas de prix!

Et ça, je l'avais parfaitement compris.

Avec l'argent des garages, Papa avait acheté un beau et petit château en Espagne, loin dans le Sud. Un peu de voiture, un peu d'avion, encore un peu de voiture et beaucoup de patience. Dans les montagnes, légèrement au-dessus d'un village tout blanc où il n'y avait jamais personne l'après-midi et beaucoup de monde la nuit, le château ne donnait à voir que des forêts de pins ou



presque. Dans un coin à droite, il y avait des terrasses avec tout plein d'oliviers, d'orangers et d'amandiers qui tombaient pile poil sur un lac bleu laiteux retenu par un barrage majestueux. Papa m'avait dit que c'était lui qui l'avait construit et que sans lui l'eau serait partie. Mais j'avais eu du mal à le croire car, dans la maison, il n'y avait aucun outil, alors il ne faut pas exagérer, avais-je pensé. Pas très loin, il y avait la mer, et là les côtes étaient remplies de monde sur les plages, dans les immeubles, dans les restaurants, dans les embouteillages, c'était vraiment surprenant. Maman disait qu'elle ne comprenait pas les vacanciers qui quittaient les villes pour aller dans d'autres villes, elle expliquait que les plages étaient polluées par des gens qui se mettaient du gras sur la peau pour bronzer même s'ils étaient déjà gros et gras, et que tout ça faisait beaucoup de bruit et sentait très mauvais. Mais nous, ça ne nous empêchait pas de bronzer sur les petites plages du lac, grandes comme trois serviettes, c'était bien plus chouette. Sur le toit du château, il y avait une grande terrasse avec des nuages de jasmin qui avaient pour eux l'avantage de sentir très bon. La vue était vraiment spectaculaire. Elle donnait soif à mes parents qui buvaient du vin avec des fruits dedans, alors on mangeait plein de fruits, le jour, la nuit, on buvait des fruits, en dansant. Bien sûr, Mister Bojangles faisait le voyage avec nous, et Mademoiselle Superfétatoire nous rejoignait plus tard, on allait la chercher à l'aéroport parce qu'elle avait un statut bien particulier. Elle voyageait dans une boîte avec un trou dedans, d'où ne



sortaient que sa tête et son cou, alors forcément elle criait beaucoup, et pour une fois elle avait bien raison. Afin de manger des fruits, danser et bronzer au bord du lac, mes parents faisaient venir tous leurs amis qui trouvaient que c'était vraiment le paradis et on n'avait aucune raison de penser le contraire. J'allais au paradis dès que je le voulais, mais surtout quand mes parents le décidaient.

Maman me racontait souvent l'histoire de Mister Bojangles. Son histoire était comme sa musique : belle, dansante et mélancolique. C'est pour ça que mes parents aimaient les slows avec Monsieur Bojangles, c'était une musique pour les sentiments. Il vivait à la Nouvelle-Orléans, même si c'était il y a longtemps, dans le vieux temps, il n'y avait rien de nouveau là-dedans. Au début, il voyageait avec son chien et ses vieux vêtements, dans le sud d'un autre continent. Puis son chien était mort, et plus rien n'avait été comme avant. Alors il allait danser dans les bars, toujours avec ses vieux vêtements. Il dansait Monsieur Bojangles, il dansait vraiment tout le temps, comme mes parents. Pour qu'il danse, les gens lui payaient des bières, alors il dansait dans son pantalon trop grand, il sautait très haut et retombait tout doucement. Maman me disait qu'il dansait pour faire revenir son chien, elle le savait de source sûre. Et elle, elle dansait pour faire revenir Monsieur Bojangles. C'est pour ça qu'elle dansait tout le temps. Pour qu'il revienne, tout simplement.